

Le fort de Ville-Marie point de rencontre entre Amérindiens et Français

Louise Pothier

Numéro 130, été 2017

Montréal inédit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86744ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

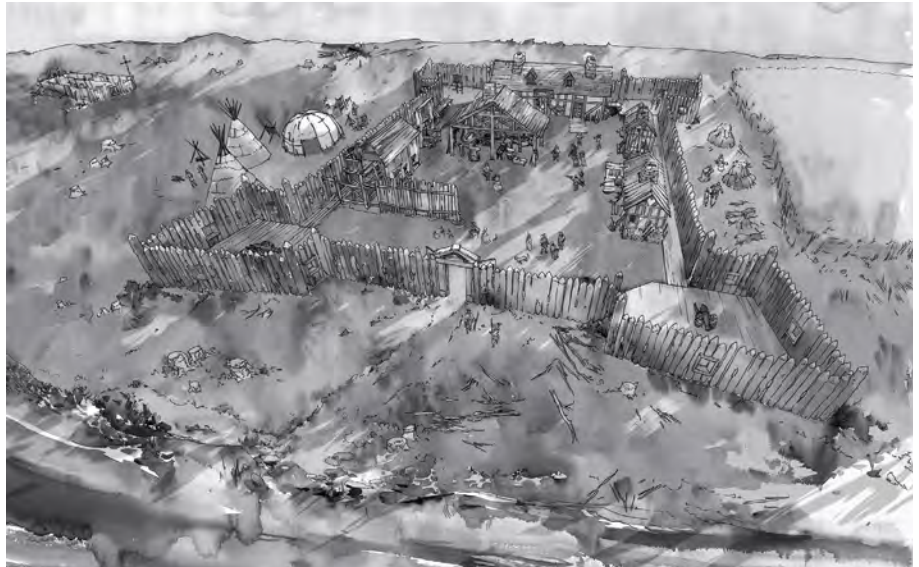
Pothier, L. (2017). Le fort de Ville-Marie point de rencontre entre Amérindiens et Français. *Cap-aux-Diamants*, (130), 27–29.

LE FORT DE VILLE-MARIE POINT DE RENCONTRE ENTRE AMÉRINDIENS ET FRANÇAIS

par Louise Pothier

Pendant une quinzaine d'années (2002-2016), Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, et ses partenaires, l'Université de Montréal et la firme Ethnoscop ont eu l'immense privilège de mener des recherches sur le lieu de fondation de Montréal, là où s'élevaient le fort de Ville-Marie (1642) et le domaine de Callière (1688). Ces recherches ont révélé une impressionnante quantité de données nouvelles et inédites, et pour cause! Avant ces fouilles, nous ignorions l'emplacement précis du fort, de même que sa configuration – hormis le fait qu'il avait quatre bastions. Et que dire de son contenu en vestiges architecturaux et mobiliers, des restes de la faune et de la flore qui caractérisaient la pointe et la région voisine où s'approvisionnaient les occupants... Enfin, les relations entre Français et Autochtones à Montréal nous étaient principalement connues à travers les récits des religieux, jésuites et sulpiciens; évidemment, ces textes du XVII^e siècle portaient la marque de l'univers culturel européen, une difficulté, que les données archéologiques permettent de contourner. Mais encore faut-il analyser ces riches corpus matériels accumulés au fil des ans!

Le musée s'est attelé à la tâche, pas à pas et avec l'aide de chercheurs d'horizons divers, afin de « tisser » cette complexe courtepoinette que l'on devine encore chargée d'énigmes et de questions non résolues... Mais que de nouvelles données ont surgi récemment! Nous proposons ici quelques pistes de découvertes relatives aux relations entre Autochtones



À quoi pouvait ressembler le fort de Ville-Marie? Cette représentation s'appuie sur plusieurs observations faites sur le terrain : mis au jour entre fleuve et petite rivière Saint-Pierre, un bastion confirme l'emplacement du fort et permet d'en proposer la volumétrie. Un puits, un bâtiment, des enclos et ce qui s'avérerait être une base de forge sont aussi identifiés. Le cimetière se trouve à l'extrémité de la pointe. Illustration : Marc Holmes, Pointe-à-Callière. (E52C1078AlainVandal-PAC.tif).

et Français, qui s'appuient sur le croisement de nouvelles observations archéologiques et sur des données archivistiques et historiographiques connues.

UNE MISSION, VRAIMENT?

Il est difficile d'imaginer la complexité des situations diplomatiques, culturelles, religieuses et économiques qui ont eu cours dès les premières années au fort de Ville-Marie. L'entreprise était téméraire, comme le gouverneur de la Nouvelle-France, Charles Huault de Montmagny, en a informé le fondé de pouvoir de la Société de Notre-Dame de Montréal, Paul de Chomedey sieur de Maisonneuve, dès son arrivée à Québec, à l'automne 1641. Mais elle était sin-

cière, et simplement irrévocable aux yeux des dévots fondateurs en France. Ainsi quittèrent les ports de Dieppe et de La Rochelle à bord de trois navires une cinquantaine de Français dont le seul but était d'aller en Canada fonder une mission pour convertir les Autochtones. Parmi ceux-ci, les groupes algonquins dont le territoire ancestral se trouve sur les rives de la rivière des Outaouais. Nous y reviendrons. Car les Français ne pouvaient pas ignorer qu'en s'établissant sur l'île de Montréal – qu'aucun groupe amérindien n'osait alors habiter de façon permanente en raison de sa situation géographique à la confluence de plusieurs voies d'eau, et donc exposée aux incursions d'ennemis, quels qu'ils soient – ils allaient par la même occasion faire resur-



Les sillons de culture observés aux abords de l'ancienne petite rivière Saint-Pierre à quelques pas du fort, mais dans un niveau sous-jacent à ce dernier. Les « redents » ainsi dégagés font penser aux traces laissées par une houë, selon une technique européenne. Pas moins de cinq alignements ont été mis au jour. Quelques perles de verre, de petits fragments d'os blanchis et des munitions y ont été observés. (Photo : Alain Vandal, Pointe-à-Callière).

gir de complexes et séculaires rivalités autochtones. La construction du fort Richelieu à l'embouchure de la rivière du même nom par Montmagny, quelques semaines après celui de Ville-Marie, donne le coup d'envoi aux hostilités entre Français et Iroquois, qui tolèrent mal cette intrusion nouvelle dans le réseau commercial des fourrures, mouvant et fragile.

Tandis que s'opère ce glissement vers l'affrontement armé, chez les alliés des Français, les Algonquins tentent de devancer les Hurons pour tirer profit de ces nouveaux points stratégiques, où ils espèrent trouver un appui militaire tout en s'affirmant comme premier partenaire d'échange. Maisonneuve et Jeanne Mance n'y verront pourtant que des preuves du succès de leur prosélytisme. En mars 1643, le baptême puis le mariage du chef des Algonquins kichespirinis de l'île aux Allumettes, Paul Tessouat dit le Borgne de l'Île, les conforte dans cette impression. Mais l'Algonquin, qui pourtant n'a pas d'affinités avec les dévotions chrétiennes, accepte avec joie en cadeau de mariage une arquebuse des mains mêmes du gouverneur de Montréal. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir.

AVANT LA FONDATION : UN LIEU D'ÉCHANGE ET DE RENCONTRE

Au printemps 1611, Samuel de Champlain et un groupe de marchands français débarquent à quelque distance du Sault-Saint-Louis (les rapides de Lachine, qui marquent la limite de navigation des barques européennes); ils se trouvent alors sur la pointe où sera fondée Montréal. Ils y font la traite avec 200 Arendarhonons (Hurons) et Onontcharonons (Algonquins), lesquels comptent vraisemblablement parmi les descendants des Iroquoiens du Saint-Laurent, dont les villages ont été graduellement abandonnés dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Champlain campe une partie de l'été sur la pointe, où il se livre à des essais de culture et de construction de maçonnerie. Au fil des semaines, des flottes de canots abordent le site, chargés de castor pour la traite avec les Français. Il y est de retour en 1613, en route vers l'île aux Allumettes pour rencontrer le chef algonquin Tessouat, prédécesseur de Paul Tessouat.

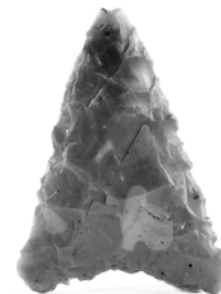
Les fouilles archéologiques ont-elles livré des traces de ces épisodes précédant la fondation de Montréal? On peut répondre par l'affirmative. Les restes de cinq foyers contenant notamment des

os blanchis par le feu, des restes de castor et de carapace de tortue, un plomb de chasse, ont été mis au jour sous le sol d'occupation du fort de Maisonneuve. Un de ces foyers analysé au radiocarbone a livré une date de 1610-1640, ce qui confirme qu'il s'agit bien d'un vestige de la période historique.

Une autre découverte, plutôt rare, consiste en des sillons tracés dans le sol naturel. Il est tentant de l'associer aux essais de cultures de Champlain, mais les rares témoins matériels qui en proviennent ne permettent pas de dater cet événement hors de tout doute.

Outre les foyers et les sillons, le terreau d'origine a livré 1 500 témoins matériels, ce qui est peu et consiste surtout en écofacts (90 %) – ossements d'animaux et de poissons. Parmi les artefacts, des lames de couteaux, quelques perles de verre, des clous forgés, un grain de chaquet et une épingle en laiton, un fragment de poterie non identifiable.

La grande caractéristique du lieu de fondation est de n'offrir aucun niveau associé à la préhistoire, c'est-à-dire à la période qui précède le passage de Jacques Cartier. Ce phénomène est peut-être dû à la nature de presque l'île de la pointe, alors que d'autres sites à proximité offraient plus d'attraits, ainsi que l'ont démontré les fouilles à la place Royale actuelle : on accédait plus aisément à l'intérieur de l'île et à ses ressources en accostant directement sur



Une des trois pointes de flèches en chert Onondaga de type Madison trouvées sur la pointe à Callière. Ce type d'objet est courant à la fin de la période préhistorique et à la période du contact avec les Européens. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière. (101_1327_pac_luc_bouvrette.tif)).



Grains de chapelet en os trouvés au fort de Ville-Marie. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière).

la rive plutôt que sur une pointe séparée de la côte par une rivière.

Mais les rencontres amorcées par Champlain au début du XVII^e siècle changent la donne : la pointe devient un lieu propice aux échanges ne nécessitant qu'un séjour bref, à la belle saison. La présence amérindienne y est dès lors perceptible à travers le mobilier archéologique où se retrouvent aussi des objets européens. Le site aurait ainsi pris une nouvelle connotation, devenant un lieu de



Une navette à encens en terre cuite de Saintonge polychrome, dont les fragments proviennent de différents niveaux de l'occupation du fort de Ville-Marie. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière. (101_632_pac_luc_bouvrette.tif)).

rendez-vous et d'échange entre Français et Autochtones, où se déroulait un « voisinage biculturel ».

Trois pointes de flèches en chert Onondaga, une pierre de bonne qualité provenant de la péninsule du Niagara, ont été découvertes en association avec du matériel français : des cônes en cuivre, des perles de verre, des munitions et un fragment de navette à encens.

UNE MISSION EN DÉROUTE, UNE VILLE EN DEVENIR

Assez curieusement, le matériel amérindien associé au fort de Ville-Marie lui-même est assez pauvre. Cette disette est-elle un reflet du peu d'intérêt suscité par l'établissement missionnaire? La présence des guerriers iroquois sur

le Saint-Laurent et autour de Montréal a bel et bien eu un effet dissuasif chez les alliés hurons et algonquins, qui ont tôt constaté que Maisonneuve et sa petite troupe offraient une protection bien inadéquate contre leur ennemi commun. En 1641, on compte à peine 250 Français au Canada, alors que déjà 400 guerriers iroquois possèdent une arme à feu grâce aux Hollandais... Les Hurons et Algonquins peinent quant à eux à obtenir mousquets et arquebuses de leur allié européen. L'équilibre des forces est menacé...

Ainsi, en l'absence de « néophytes » à convertir, l'effort missionnaire à Ville-Marie s'essouffle au bout de quelques années. Le baptême de Paul Tessouat n'a pas eu l'effet d'entraînement que les Montréalais espéraient tant. Malgré les tentatives de paix, le niveau de tension demeure élevé dans toute la colonie. Pour éviter que Ville-Marie ne sombre complètement, Maisonneuve et Jeanne Mance n'ont plus d'autre choix que de lever en France une recrue de plus de 100 hommes et quelques femmes, dont Marguerite Bourgeoys qui, à leur arrivée, seront salués par tous ceux et celles qui attendaient l'improbable secours. Cette recrue de 1653 est aujourd'hui considérée comme la deuxième fondation de Montréal.

Est-ce pour autant la fin de la présence autochtone sur l'île et, surtout, sur la pointe? Bien au contraire! Le lieu de fondation, avec l'arrivée du gouverneur Louis-Hector de Callière en 1688, renoue avec la tradition de rencontres, d'échanges et de diplomatie amorcée par Champlain.

De fait, à l'exception des fragments de poterie qui datent de la période du fort, la grande majorité des pointes de projectiles, des pipes et des perles de wampum (coquillages) fabriqués par ou pour les Autochtones ont été retrouvés dans les niveaux associés au domaine de Callière! L'effervescence est palpable.

Grâce aux négociations menées à la fin du XVII^e siècle par Callière, par le chef huron Kondiaronk et par le chef iro-



Perles de wampum. Tant les Européens que les Amérindiens fabriquent ces perles de coquillages provenant de la côte est de l'Atlantique, à l'aide d'outils en fer. Les colliers de wampum sont des objets diplomatiques de première importance. (Photo : Luc Bouvrette, Pointe-à-Callière (101_1836_pac_luc_bouvrette.tif)).

quois Teganissorens, tous animés par un même objectif, la signature du traité de la Grande Paix de Montréal à l'été 1701 conclut par un règlement diplomatique un siècle de difficile cohabitation dans la vallée du Saint-Laurent et dans le nord-est de l'Amérique.

Après avoir été investigué pendant des années par les archéologues, le lieu de fondation de Montréal est maintenant mis en valeur et accessible au public à l'occasion du 375^e anniversaire de la ville. À vous, maintenant, de découvrir ces témoignages d'une période fondamentale dans l'histoire de la Nouvelle-France et de faire la rencontre de ces femmes et ces hommes qui ont contribué à bâtir la société actuelle.

Louise Pothier est conservatrice et archéologue en chef, Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal.

Pour en savoir plus :

Au temps de la fondation de Montréal. Montréal, Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2017, 64 p.

Rémi Savard. *L'Algonquin Tessouat et la fondation de Montréal.* Montréal, Les Éditions l'Hexagone, 1996, 236 p. (http://classiques.uqac.ca/contemporains/savard_remi/algonquin_tessouat/algonquin_tessouat.pdf)